

**andré
bucher**

**LA CASCADE
AUX
MIROIRS**



LE MOT ET LE RESTE

**andré
bucher**

**LA CASCADE
AUX MIROIRS**

LE MOT ET LE RESTE

À Jim Harrison, en écho à « L'Homme qui
abandonna son nom » (dans *Légendes d'automne*)
et à Thomas McGuane pour *L'Homme qui avait
perdu son nom.*

*Comment passer le temps quand il neige en décembre
Et qu'on a personne avec qui dire un mot
Or c'est maladroit vous qui cherchez à plaire
Ne mangez pas l'enfant dont vous aimez la mère.
Bon conseil aux amants*

Victor Hugo

*Je ne suis pas le meilleur, je ne suis pas le pire
Juste votre clown ordinaire
Les gens pensent que c'est ma nature
Le visage que je veux montrer
Mais je me demande si ce n'est pas mieux
De me cacher derrière
Prenez donc un siège, ce n'est pas ça qui manque
Remplissez un vide béant, immense
Ce que je fais chaque soir
Quelque part – au fond de mon âme.*

« Anything For A Laugh »,
chanson tirée de « L'Homme aux oiseaux »,
nouvelle de Graham Parker

*Depuis un moment déjà, il se doutait qu'en revenant ici,
il avait récupéré son nom.*

Thomas McGuane

PROLOGUE

D'abord il y eut l'eau, féconde et abondante. Puis, sans que l'on sache très bien pourquoi, les sources se tarirent et alors le feu apparut.

I

La nuit, délicatement, s'abîmait dans la mer. Une lumière douloureuse courait le long de l'échine opalescente des vagues en tressaillant tel un électroencéphalogramme survolté. Quelques rares mouettes trouaient encore de leur ventre blanc, de leurs cris aigres, le ciel et la mer entremêlés.

À peine si l'homme bougeait, médusé, comme reconstitué. On aurait dit un fantôme en médaillon, diminué par le jeu des ombres. Sans doute quelqu'un de solitaire, au bout de la jetée. Il devait être question d'y construire un phare car une grue cambrait le buste, digne girafe ou divin échassier soignant son port de tête, fanal rosissant dans le semi-obscur ensommeillé. Cet homme paraissait minuscule, à ses pieds. Autrefois nommé Sam, Sam Démon, chauffeur de car et pompier volontaire, il avait vécu avec sa mère Élise, au bord d'une cascade surplombant le village des Eaux-Maigres, dans la vallée du Jabron, non loin de Sisteron.

Pour l'instant ce type demeurait inerte sur cette jetée du petit port des Saintes-Maries-de-la-Mer. Regardant

le lent ressac dessiner des formes, des visages en pointillé, il imaginait alors voir deux corps flotter séparément. Soudain, plus rien, la houle scintillante scindée en deux se retirait brusquement.

Sam songea que c'était son anniversaire et hésitait. Il se frottait les yeux, se demandant bien quel fragment ou courant de cette masse bouillonnante il devait suivre. Il avait quarante-deux ans.

Deux ans passés à vivre comme un clandestin. Jour pour jour. Tout ce temps consacré à devenir un autre. Il s'était surpris à se passionner pour une nouvelle vie dérobée, éprouvant un engouement mêlé d'appréhension à s'avancer en terrain miné. Mais la greffe n'avait pas réussi.

Maintenant, il essayait de se représenter sa mère Élise. Elle ne devait guère avoir changé, si ce n'est en pire. Hormis sa silhouette inquiétante, les contours, les traits de son visage étaient devenus flous. Peut-être qu'il avait tenté de la tenir à distance, et même mieux, de l'effacer. D'où lui venait soudain dans cet étrange silence, une pareille tristesse.

Aussi, en cette nuit hostile du 24 juin 2004, pendant qu'il s'abandonne le regard fixe, au jeu controversé, flux et reflux contrarié des vagues, il songe que dans son pays, le pays du haut, il n'est plus jamais revenu. Et puis, Rose son amoureuse improbable, Rose n'est plus là, introuvable. Alors à quoi bon rester ici ?

II

Sam avait tout d'abord découvert un feu gigantesque cernant dangereusement la petite ferme familiale perchée au-dessus de la rivière. Il n'en comprenait point la raison, ni même la provenance.

Sa mère Élise lui était apparue, hirsute et hallucinée, une ombre farouche et grise qui gesticulait devant la cascade aux miroirs. Miroirs qu'elle aurait dû retourner, sinon retirer aux premiers jours de l'été. Des lueurs incongrues, des reflets du danger qui lui avaient de sa mère renvoyé l'ombre échevelée. Sous l'effet de la chaleur montant du bois rougeoyant et dévasté, ils avaient explosé ou bien fondu. La cascade à cette époque ne coulait plus, elle si ample et si généreuse. Six années consécutives de sécheresse l'avaient tarié. Autrefois, elle était comme du lait giclant sur le grès gris-bleu des roches, avant de plonger dans le vide de sa gorge profonde. Elle venait s'abîmer dans le canyon, se mêlant à d'autres sources et fracassant son bruit blanc en une multitude d'étincelantes particules de pluie opaline. Enfin revenue docile, elle s'offrait au lent souffle, flux régulier de la rivière. Élise s'était

risquée à s'approcher du bois en contrebas. Elle cherchait son fils, s'étranglant, s'époumonant à crier son prénom dans la fournaise, la poussière transformée en braise incandescente. Et lui ne répondait pas. Pas un mot. Pas un cri. C'était à la fois terrifiant et jubilatoire. Une forme de revanche. Sam avait soudain le sentiment de pouvoir échapper à sa mère.

Ensuite, les gens du village, des alentours, tous ses camarades pompiers volontaires l'avaient cru mort, brûlé vif. Les lignes de tranchée étaient difficiles à installer, le relief par trop accidenté. Ce qui expliquait qu'ils avaient mis énormément de temps à parvenir dans la clairière et au bord de la rivière, en contrebas de la ferme d'Élise. Sans doute Sam s'était-il aventuré seul de ce côté pour évaluer leurs chances, les possibilités de creuser et de contrer l'incendie. Et probablement pour protéger sa ferme. La conclusion du capitaine était lapidaire et sans appel. Sam était mort en service en 2002. Lors de cette sécheresse épouvantable qui avait duré loin dans l'automne. Une canicule comme il n'en survenait d'ordinaire qu'une par quart de siècle. Mort un 24 juin, jour du feu de la Saint-Jean.

Il s'élevait depuis le ruisseau, il venait même franger la cascade. Le feu! ce prédateur en transes, il tournait, virait sans cesse, semblable à une toupie folle changeant brutalement de direction sous les coups de butoir aveugle du vent. Le bois mort, à sa merci, était aussi tendu que lorsque le gel d'hiver le fige, une fois vidé de sa sève. Dans le ciel bariolé, on voyait peu à peu le rouge incarnat de l'immense lueur triompher puis ensanglanter les multiples tons, les couleurs de la nuée.

Les pompiers eurent du mal à maîtriser l'incendie. Ils avaient bataillé toute la nuit et découvert un corps calciné. Seulement, ils s'étaient mépris. Ce n'était pas Sam. En réalité il s'agissait de quelqu'un d'autre. Un inconnu. Peut-être un routard surpris par l'incendie se propageant le long des herbes sèches, des broussailles, et qui dévorait la forêt. Du moins c'est ainsi que Sam, de prime abord, l'avait perçu.

Sa mère Élise se détachait à nouveau entre les éboulis, hurlant toujours son prénom qui se perdait, avalé, effacé, alors que Sam tentait de reprendre des forces dans le lit de la rivière, quelque deux cents mètres plus bas. Il la revoit encore comme une apparition fantastique, malfaisante.

Élise a reconnu cette lueur particulière, jaune, puis rouge, elle l'a sentie s'élever, se tendre dans une chaleur infernale. La montagne qui flambait. De partout. Au pied de la chute d'eau, au-delà des friches, des genêts calcinés. Toute une procession de grands bois. Des frênes, aulnes et peupliers déployés de part et d'autre du canyon. Une foule de cerfs enflammés se précipitant vers l'enfer. Élise suffoquait dans la fumée, elle hésitait à descendre. On ne pouvait approcher le feu à moins de trente mètres.

Sam se projette un temps en arrière. Il revient vers cet homme, cet inconnu surpris, effaré, en passe d'être haché et dévoré, au milieu du brasier. Il l'aperçoit ou plutôt le devine. Encerclé, prisonnier des flammes. Comment faire ? Il court à sa rencontre. Pour franchir ce rideau étouffant, il se jette à terre. Roulé en boule, dans l'élan, il parvient à sa hauteur. Sam se relève et le saisit par les pieds. Il se met à le traîner,

péniblement. Ça ne dure que quelques minutes, enfin ils se retrouvent momentanément à l'abri dans un petit cirque enserré entre de gros blocs de pierres. Dans l'air irrespirable, Sam entend gronder l'eau du torrent. C'est leur seule chance de salut. Il reprend son souffle et continue ainsi de hâler son infortuné compagnon. Soudain, il s'immobilise. L'homme est méconnaissable. Ses vêtements sont en lambeaux, la peau semble presque carbonisée.

Il est mort.

Pourtant, Sam s'obstine. Il palpe la veine jugulaire du brûlé, remarquant une petite boîte en métal rougie par la chaleur, quoiqu'intacte, reliée à une chaînette autour du cou. Il enveloppe sa main de sa manche de chemise et avec un couteau il force le couvercle de l'amulette. Dedans, une pièce d'identité. L'individu est chercheur ornithologue. Il se nomme Pascal Delattre. Né à Paris, à trois mois près, quasiment de son âge. Domicile: mas du Petit-Rhône. Les Saintes-Maries-de-la-Mer. Nationalité française, taille 1,86 m. Signe particulier, néant. D'après ce que Sam peut en juger, la ressemblance entre eux est frappante. Même taille, même physionomie. À quoi donc tient une vie? Un souffle, éteint entre ses mains.

Ne subsiste qu'une carte, un signalement, le balbutiement d'une existence. Presque une abstraction. Alors que l'homme ne respire plus, Sam songe que sans ce document Pascal n'est plus... rien. Sam se tient accroupi, hébété, la tête engoncée dans les épaules, en état de choc. Puis comme un automate, il se relève, dévale le talus et saute dans l'eau pour soulager ses brûlures.

Bien sûr, il ne sait pas encore, du moins consciemment, ce qu'il va faire. Ce n'est pas une idée qui germe,

non, juste une impulsion. Un appel un peu terrifiant. Il a pris soin malgré tout de laisser son casque de pompier au bord de la rive, avec la pièce d'identité de Pascal au fond. Et aussi sa vareuse, ses chaussures et le pantalon, le tout sur une pierre plate. Cependant, il se coule dans l'onde, tel un ultime trait de feu assassin qui ramperait sur son corps dénudé et l'étreindrait, noyant son passé, son existence dans le ruisseau. Ensuite, il remonte, s'empare de la carte. Il ajuste tant bien que mal le reste de ses effets personnels à ce Pascal. Est-ce un vol ou juste un échange ? Il n'y pense pas vraiment. Pour parfaire la mise en scène, il accroche sa gourmette avec son nom gravé au bras du moribond. Là, seulement, il réalise que ce nouvel état civil, cette carte s'est introduite en lui. Dans sa tête, par le truchement du casque.

Il ne se cherche pas d'excuse. Aucune considération d'ordre moral ne traverse son esprit. Peut-être qu'il renaît ou seulement qu'il se déguise. Tout cela reste très flou, alors qu'il s'enfuit. Une heure plus tard sa mère surgit. Elle le découvre, inerte, dans cette arène ravagée. Ou plutôt elle croit retrouver son fils. Elle hurle et hurle, se maudit, elle, puis ce feu qui subitement s'éloigne, en continuant à tournoyer, à transformer sur son passage les résineux en torches sanguinolentes. Un bûcheron sardonique et pyromane accomplissant sa besogne de malheur. Comme s'il pratiquait une coupe blanche sans admettre un seul rescapé. Une coupe blanche mais au fer rouge. Une coupe de sang. Et des cèdres bleus, plantés dix ans auparavant, il ne reste rien. Rien que des cendres brûlantes, presque blanches sur le sol noir, blanches comme ses mains dont elle sent le sang se retirer. Élise